

frontière marchande, livres de fans ou de collectionneurs dévants se réappropriant tout, salissant, désacralisant, tout en rendant hommage à la pochette comme dernier fétiche.

Rouflaquette humaine. Le dessinateur *lo-fi* Charles Berberian a décidé, maintenant qu'il reporte tous ses vinyles sur minidisks, d'habiller ses disquettes en dessinant lui-même (encre de chine, feutre) l'image de marque de ses icônes.... Les traits se résument à l'essentiel: Cure est coiffé d'un palmier, Bashunga des cernes grands comme des maxi 45 tours, Neil Young est une rouflaquette humaine, Bambi Jackson a le teint d'un médicament périmé et «pour Bowie, on fait ce qu'on veut, à partir du moment où on respecte le détail éminemment bowien: une pupille dilatée, l'autre pas». Pas une once d'ironie pourtant, tout au long de *Playlist*, mais une tendresse permanente, qui ramène Berberian à un Crumb rock nourri au précepte punk «Do it yourself.»

Punk, l'anthologie *Discographie re-créative* compilée par Patrice Cailliet l'est absolument, dans l'esprit. Qu'importe si les œuvres réchappées du caniveau appartiennent ici surtout à la variété (encore que Cramps, Iggy, Kraftwerk ont droit à un petit traitement de choc): Cailliet a rassemblé une centaine de pochettes sacrifiées à l'ennui l'après-midi, aux conversations téléphoniques infinies, aux anniversaires: la main qui gribouille une moustache à Mireille Mathieu rajoute une pine au cheval qui pose à côté de Vartan, écrit un prénom suivi d'une date, tend au sacrilège, maintient l'insoumission à toute starification.

Comme dans les montages de pochettes cousues d'un Christian Marclay (exposés jusqu'au 16 janvier en Avignon), les graphistes accidentels de *Discographie re-créative* ont tout compris de la pop culture: amateurisme, mauvais goût, efficacité immédiate et sans avenir, laideur touchante, émerveillantes sottises. C'est la pop dans son achèvement monomaniaque, la réappropriation de tout, le commentaire par le feutre: sur le *Bye-bye baby* de Johnny et Sylvie, un amant cruel a rajouté au stylo-bille un «fini» sans retour. ►

PHILIPPE AZOURY

(1) Concernant la jeune scène française, se référer à l'excellent dossier de janvier de la revue *Étapes: graphisme* n° 116.

Danse. Le chorégraphe américain égal à lui-même à l'Opéra Garnier.

Cunningham, études de Merce

Merce Cunningham Dance Company, à l'Opéra Garnier, à Paris, les 10 et 11 à 19h30, tél. 0892899090 (0,337€ la minute).
Merce Cunningham: Paris-New York-Bruxelles, trois films projetés ce soir à 20h30 au palais de Chaillot, tél. 0153657470.

Rien de plus terrible pour un spectateur qu'un «marronnier» – le truc qui revient tous les ans, genre la Fête des lumières de Lyon (8 décembre), Papa Noël, les vœux du Président. Merce Cunningham, 86 ans, depuis qu'il a constitué sa compagnie en 1953, en débarrassant la danse de la narration, de l'émotion, de la psychologie, des personnages, des conventions scéniques, aurait pu nous lasser et devenir un de ces pensums. Eh bien pas du tout: le vieil homme, maître incontesté de la chorégraphie qui éleva la danse en la déclarant art autonome, toujours fantaisiste, n'a rien perdu de sa capacité d'émerveillement, en la transmettant même au public.

Dès 1964, il inventa les *events*, non pas des spectacles clefs en main mais de judicieuses façons d'entretenir le répertoire, de recycler des phrases chorégraphiques précédemment écrites, de constituer la mémoire de la compagnie. Joyeuse gymnastique syntaxique, l'*event* tient le cerveau en éveil. Le *MinEvent* présenté au palais Garnier, à l'invitation du Ballet de l'Opéra, n'effacera pas d'autres *events* plus jubilatoires mais il garde le même principe créatif. Le chorégraphe a travaillé pour l'occasion avec six plasticiens et trois compositeurs français, chacun à tour de rôle, histoire de s'amuser, une fois encore, de voir comment un artiste peut imprimer son style, sa manière et ses points de vue.

Roses et verts. Pour avoir sans doute trop connu la danse de Cunningham associée à la musique de John Cage, on a un certain mal à écouter celle de Daniel Kientzy. Du mal aussi avec les costumes de James Hall, aux couleurs d'une grande marque d'ordinateurs, se détachant sur le fond noir de Claude Lévêque. Pour le reste, la compagnie américaine conserve la même force dansante. Finalement, que ce soit à l'Opéra, dans un gymnase, que les costumes soient roses



Les *events* de Cunningham conservent la même force dansante depuis 1964.

ou verts, Cunningham n'y voit que du feu, trop occupé à son chronomètre. C'est pour cela qu'on lui est fidèle, parce que seule la danse le passionne et que ses interprètes sont des danseurs libérés de toutes considérations autres que l'espace, les orientations, les pas

La chorégraphie multiplie les changements de direction, rappelant que chaque danseur, où qu'il soit, est le centre de la danse.

et le dessin. Ils ne pensent qu'à ça, la mémoire au point limite de rupture. Ils dansent non pas mécaniquement mais mathématiquement.

C'est encore plus évident dans la deuxième chorégraphie du programme, *Views on Stage*, créée en octobre 2004 à Edimbourg. Pour treize danseurs, cette pièce a été élaborée en six étapes. A chaque ville de la tournée en Grande-Bretagne,

l'œuvre se construisait: la chorégraphie réalisée à Sheffield, le décor à Manchester, les lumières à Warwick, les costumes à Oxford, la musique à Brighton et l'intégralité à Edimbourg. En complicité avec deux partitions du compositeur John Cage décédé

en 1992, la chorégraphie de Merce Cunningham multiplie les changements de direction, rappelant un des principes fondateurs: chaque danseur, où qu'il soit, est le centre de la danse. Il s'ingénie aussi à diversifier les duos, loin du classique et romantique pas de deux. Ce qui réunit les couples, c'est l'espace qui existe entre les deux danseurs.

Sismique. Sous le décor du Brésilien Ernesto Neto, une sorte de paroi intestinale retournée qui pend des cintres, les danseurs, impeccables,

plus royalistes que le roi en quelque sorte, tiennent les adages autant que les brusques ruptures. Dans cette chorégraphie sismique, ce qui ébranle est aussi ce qui resoude. Là encore, peu importe le décor, les costumes, ce qui compte, c'est la calligraphie des corps. Merce Cunningham est un coriace, un garnement qui ne s'intéresse à et ne rigole qu'à ses propres farces. *Sounddance*, la dernière pièce du programme de l'Opéra, est encore là pour le clamer. De la danse, juste de la danse, encore et encore, propulsée à grande vitesse sur la musique électronique de David Tudor, et surgissant du décor de fond de scène de Mark Lancaster.

Un marronnier qui a le goût d'un fruit frais, à voir à l'Opéra et à la Cinémathèque de la danse. ►

MARIE-CHRISTINE VERNAY

Le cinéma français affiche une bonne santé

Huit films dépassent les deux millions d'entrées, mais gare aux paradoxes.

L'ensemble des cinémas français a enregistré 194,4 millions d'entrées en 2004, soit une hausse de 11,6% par rapport à 2003, selon les chiffres du Centre national du cinéma (CNC). Les mois fastes ont été avril (+43,5%), juin (+73,1%) et juillet (+59,5%). La fréquentation a enregistré une baisse de 8,7% en décembre. Le résultat des films français constitue le second meilleur score depuis 1985, avec 74,7 millions d'entrées. Les entrées des films français ont progressé en 2004 de 13,7 millions (+22,5%), soit 38,4% de parts de marché en 2004 contre 35% en 2003. Parallèlement, la part de marché du ciné US tombe à 47,2% en 2004, contre 52,8% en 2003. Mais l'interprétation de ces chiffres a priori favorables au cinéma français est complexe. 2004 restera comme une année de paradoxes. Car si, selon le CNC, la fréquentation «a clairement été tirée par le succès des films français en salles», trente et un films américains ont néanmoins réalisé plus d'un million d'entrées, soit leur meilleure performance depuis dix ans. D'autre part, les films français qui ont tiré la fréquentation n'étaient pas les plus attendus: pour quelques plantages majeurs d'été et de rentrée (*San Antonio*, *Atomik Circus*, *Blueberry...*) et une ou deux valeurs refuge (*l'Enquêteur*, *2,5 millions*, *les Rivières pourpres II*, 2 millions), ce sont des films imprévus, mais démagogiques à souhait, qui ont fait l'année: *les Choristes*, le remake de Christophe Baratié, n° 1 avec 8,5 millions de spectateurs, ou *Podium* (3,5 millions). Surprise soulignée par le fait que, des 17 films français passant le million d'entrées, quatre sont des coups d'essai et trois des seconds films.

En tout, huit films français ont dépassé deux millions d'entrées, contre trois en 2003, soit la deuxième meilleure performance en dix ans; et parmi les dix premiers films de l'année, quatre sont français. Trente-trois films français ont fait plus de 500 000 entrées en 2004, égalant le record de 2001. ►

A. de B.

Billetterie Fnac
dans votre magasin Fnac

0 892 68 1 82 2

0,34€ TTC/mn

www.fnac.com



Helena au China Club
guitariste voix
les jeudi 20, 27 janvier
et 3 février 2005

Nouvel album "Mie dans le miroir" déjà disponible Location: Fnac - Courbevoie - 0 892 68 18 22 (0,34€/mn) www.fnac.com